

## *Introduction*

Nous assistons depuis quelques décennies à une inflation de la prise en compte de l'apparence corporelle. Le rapport au corps demande un travail sur soi de plus en plus contraignant et aliénant et impose l'impératif suivant : « Sois beau ou, du moins, épargne-nous ta laideur<sup>1</sup>. » Paradoxalement, pourtant, la laideur appartient à l'ordre du non-dit. Elle est ce sujet tabou dont personne ne parle mais que tout le monde rejette. En tant que catégorie fondamentale donnant sens à l'existence, elle est cette qualité qui majore ou minore toutes les autres, telle une qualité des qualités, une métaqualité en quelque sorte. « Marqueur d'identité », la laideur participe à l'histoire du sujet et joue un rôle essentiel dans les relations intersubjectives. Si « l'enfer, c'est les autres », ce n'est pas uniquement parce que l'autre juge mes actes, mais aussi parce qu'il m'évalue à partir de mon apparence.

Dans le domaine de l'enseignement, de l'emploi, de la justice, des rapports amoureux, de la santé, de manière consciente ou non consciente, le physique n'est jamais anodin, sinon il serait impossible de comprendre pourquoi « la gêne d'une laideur est tout à coup plus lourde à mettre socialement en scène que l'angoisse de mourir : [que] sous l'angle du souci esthétique de soi, un bec-de-lièvre est pire qu'un cancer<sup>2</sup> ».

Si la laideur collabore à l'écriture de toutes les partitions sur les difficultés existentielles, elle travaille notre condition de mortel. Le vieillissement, la souffrance, l'exclusion ou la maladie sont les refrains qu'elle compose le mieux. De ce fait, il faut bien admettre qu'elle est responsable en puissance de nos inclinations, mais rarement de nos élévations. Par son pouvoir d'aliéner et de

contraindre, la laideur persécute l'être, lui ôte une grande part de sa liberté. Elle le rend coupable comme s'il était l'ouvrier, le créateur, le maître d'œuvre de sa propre infortune.

Si la laideur a une histoire, sa généalogie concerne aussi bien l'être féminin que l'être masculin. Mais les textes philosophiques, médicaux, sociologiques et littéraires portant sur la laideur font le plus souvent référence à la femme. Il existe en conséquence une dimension asymétrique entre la laideur de l'homme et celle de la femme. Toutefois, peu d'ouvrages contemporains sur l'histoire du genre, l'histoire des femmes, l'histoire de la beauté différencient l'esthétique de l'homme de celle de la femme, comme si ce caractère n'avait pas été marquant dans la distinction des sexes. Or, les discours qualifiant la laideur et la beauté ont depuis longtemps contribué à déterminer ce que l'on a défini comme étant le propre de l'homme et de la femme. Pour le dire autrement, la laideur a été pensée en termes de matière, et celle-ci a été associée à l'être féminin. Inversement, la beauté a été caractérisée en tant que forme, et celle-ci a spécifié l'être masculin. Des liens ont par là même été tracés entre la matière, le corps, la femme et la laideur. Ils ont été diamétralement opposés à ceux relatifs à la forme, à l'esprit, à l'homme et à la beauté. L'histoire de la laideur s'est ainsi inscrite en fonction des propos tenus sur le corps et l'esprit, selon le sexe du sujet. Ces types d'énonciation reconnus en tant que savoir ont également eu le pouvoir de dicter des manières d'être. L'histoire de la laideur n'a donc pas été étrangère à la circulation du pouvoir, à ce que Michel Foucault a appelé la « microphysique du pouvoir ».

Notre ouvrage retrace en cela l'histoire de la laideur féminine à partir de trois grandes périodes. Tout d'abord, celle qui s'étend de l'Antiquité grecque à la Renaissance et qui porte sur la laideur ontologique de l'être féminin. Puis celle qui, à l'époque moderne, se traduit par une remise en question de la féminité. Et en dernier lieu, celle qui, dans notre monde contemporain, rend la femme responsable — et donc coupable — de sa laideur.

Plus précisément, de la Grèce antique à l'époque moderne, si la médecine et la philosophie ont donné une définition dominante et normative de la différence sexuelle, celle-ci n'a pas été sans référence aux catégories du beau et du laid. Depuis Hippocrate

par exemple, il a été soutenu que les tempéraments propres à l'homme, caractérisés par le chaud et l'humide, sont à l'origine de la santé et de la puissance, et par là même de la beauté et de la possible vertu. En opposition, il a été affirmé que les tempéraments propres à la femme, déterminés par le froid et l'humide, sont à l'origine de la maladie et de l'impuissance, donc de la laideur et du possible vice. De la simple assertion de la nature valétudinaire de la femme, origine de sa laideur, on en a ainsi déduit son infériorité intellectuelle et morale. Précisons néanmoins que c'est bien d'une laideur ontologique dont il est alors question, et que ce n'est pas telle ou telle femme qui est jugée laide, mais la femme, l'être féminin en général.

Et pourtant, si cette analyse s'avère défendable, comment expliquer alors que la femme ait pu être regardée comme belle ? Poètes, écrivains, artistes n'ont-ils pas loué la beauté féminine ? Certes, il ne fait aucun doute que la femme a incarné le beau sexe, mais encore faut-il préciser que la beauté féminine ne renvoyait qu'à l'apparence et non à l'être, et que cette beauté de l'apparence a bien souvent été examinée comme une infrabeauté, une beauté inférieure, éphémère. Simple surface, cette beauté a même parfois été soupçonnée de cacher la pire des laideurs, que celle-ci soit physiologique ou morale. Ainsi, si la femme a pu paraître belle, elle n'a pas pour autant été considérée comme belle, dans la mesure où la vraie beauté ne pouvait se départir du reflet de l'intelligence et de la maîtrise de soi.

À l'époque moderne toutefois, un changement se produit dans la conception de la femme. Physiologiquement, son tempérament est apprécié comme bon lorsqu'elle se conforme à une certaine discipline. La laideur n'est plus relative à son être mais à une mauvaise gestion de sa nature. En conséquence, émerge alors l'idée selon laquelle la femme est garante de son apparence. Et si la naissance de l'individualisme conduit à un certain relativisme, de ce fait il n'est plus possible de parler de la laideur de la femme, la laideur renvoyant dès lors aux défauts de telle ou telle femme. La laideur en est plus réaliste que dans les siècles précédents, elle n'est plus séparable de l'importance nouvelle donnée au corps par le regard de l'autre. Native ou acquise, elle est le plus souvent considérée comme une absence de travail sur soi, un manque de

décence et parfois même de moralité. La laideur se traduit ainsi par une déficience dans le maintien convenu du corps, mais aussi par un maquillage excessif ou une attitude inconvenante. À cela il faut ajouter que la laideur de la femme est associée à certains espaces comme le couvent, à certains lieux géographiques comme la province, et à un certain statut dans la société. Et si la beauté peut parfois être une qualité concédée à la femme dans sa jeunesse, des critiques virulentes font de la femme âgée un être qui n'a plus aucune raison d'être.

Au niveau social, si les reproches émis à l'encontre de la vieille fille ont pu être fonction du fait que, n'étant pas jolie, elle n'avait suscité aucun désir masculin, toutefois les femmes qui choisissent d'être célibataires ne sont pas forcément sans beauté, mais sont évaluées comme moralement laides car coupables de n'être ni mariées ni mères. Si elles sont appelées « virago », « lesbienne », « amazone », « putain », « grisette », « bas-bleu », c'est parce qu'elles sont observées comme une menace susceptible de remettre l'ordre familial en question. Le discours dénonçant la laideur morale de la femme vise d'abord celles qui revendiquent leur autonomie. Ce n'est pas tant leur physique qui dérange, mais ce qui est considéré comme une défaillance morale pour délit d'insoumission aux normes établies. Les sorcières, par exemple, ne sont pas nécessairement laides, par contre elles sont le plus souvent vues laides parce que indépendantes, célibataires et sans enfants. Et lorsqu'elles détiennent un certain savoir sur les plantes et sur le corps, ce pouvoir n'est pas acceptable du point de vue des hommes, et notamment des médecins.

Comment expliquer que Kant, Proudhon, Comte, pour ne citer qu'eux, aient écrit que le développement des facultés intellectuelles rend les femmes laides ? De même, comment comprendre que des discours similaires aient été tenus envers les révolutionnaires, montrées sales, échevelées, et que certains journalistes aient défendu que celles qui portent cocardes ne sont que des monstres hideux et sans vertu, car elles détournent des qualités propres aux hommes ? Les invectives destinées aux féministes les décrivent également comme des barbares dépourvues de grâce et incapables de féconder le monde. Cela veut-il dire que les femmes qui ont défendu leur liberté aient toutes été physiquement laides ?

Ne faut-il pas plutôt reconnaître que la perception n'est jamais neutre, qu'elle est bien souvent liée à des éléments extra-esthétiques qui nourrissent le jugement, et que c'est dans cette perspective que ces femmes ont été vues comme laides ? Notons que, dans les contes, la représentation de la laideur féminine a été brossée à partir des mêmes critères. Indépendantes, célibataires, sans enfants, les femmes dites laides ont toutes été dépeintes comme des femmes méchantes. Dotées d'un certain pouvoir, sorcières ou ogresses, et en tout cas ni belles ni sages, elles ont été opposées à la jeune fille obéissante.

À l'époque contemporaine, la laideur féminine est le signe d'autres équilibres. Ayant acquis le droit à l'instruction, étant devenue citoyenne, ayant la maîtrise de la fécondité, la femme se démarque de sa prétendue infériorité. Théoriquement du moins, pour la première fois au *xx<sup>e</sup>* siècle, affirmer l'infériorité de la femme relève de l'irrespect, d'une discrimination inacceptable. Mais paradoxalement, alors même que la femme n'est plus regardée seulement sous l'angle de sa beauté, son physique prend une importance certaine. Reconnue dans son être, la voici dorénavant soumise à la tyrannie du paraître. La prolifération des miroirs, la naissance de la photo, l'invention du cinéma, le développement des médias, nous a confrontés à une inflation de la représentation du corps féminin. Dans ce contexte, la laideur physique devient inacceptable, presque une offense, une faute de goût, un délit. Et elle a pour résultat non seulement de fragiliser l'identité de la femme, mais à son acmé, de la lui ôter : « Je suis laide, donc je n'existe pas. » Dans cette perspective, la femme dorénavant reconnue du fait de son histoire, de sa personnalité, de son parcours professionnel, se retrouve menacée par son apparence. La femme laide n'est plus tant coupable d'avoir commis une faute, mais d'être ce qu'elle donne à voir d'elle-même. Car s'il est admis que l'individu est dans une certaine mesure le créateur de son apparence, alors toute apparence disgracieuse signe son échec et, en conséquence, sa faute. La culpabilité s'est déplacée, la laideur physique n'est plus séparable de la laideur morale. Pour la première fois, peut-être, de manière aussi marquée dans la culture occidentale, les femmes qui ne sont ni jolies ni belles sont considérées comme incapables de faire ce travail sur soi nécessaire à

leur embellissement. De ce fait, elles sont jugées responsables de leur laideur. C'est dans ce cadre qu'au <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle la disharmonie du visage et le surpoids constituent les critères de laideur les plus stigmatisants.

À l'inesthétisme du visage et du corps s'ajoute un autre critère : celui de la couleur de la peau. Car si la peau fortement hâlée, basanée, ou noire, n'est pas en soi un signe de laideur, néanmoins sur l'ensemble de la planète la plus grande majorité des modèles féminins de beauté sont encore aujourd'hui des Blanches. Ce phénomène n'est-il pas révélateur d'un glissement de l'infériorisation du sujet par son sexe à une autre infériorisation ? Pour preuve notons que, si les femmes de couleur essayent de se blanchir la peau, c'est bien parce qu'elles se voient moins belles que les Européennes.

Ainsi, nous nous attacherons à montrer comment la perception de la laideur de la femme à certaines périodes a été déterminée par la conception de sa physiologie, de ses dispositions intellectuelles, et de son aptitude morale. Nous montrerons aussi comment la laideur a dévalué l'être du féminin, mais a aussi pesé sur son paraître. Car si la femme a paru belle, ce n'est que dans la mesure où elle se conformait à ce que l'on attendait d'elle. Certes cette conception aujourd'hui ne renvoie plus aux mêmes contenus qu'aux époques antérieures, mais à bien examiner la question, on peut toutefois se demander ce qui a réellement changé.